

3

NAISSANCE

ET

MARIAGE.

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

^K
PAR MM. LAFITTE ET EUGÈNE CORMON,

(AIRS NOUVEAUX DE M. C. TOLBECQUE),

*Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés,
le 15 décembre 1834.*



PARIS.

J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR,

DERRIÈRE LE THÉÂTRE-FRANÇAIS.

1835

PERSONNAGES.

ACTEURS.



M. DE VERNÈDE.

MATHILDE, sa pupille.

LOUISE, sœur de lait de Mathilde.

ALFRED DERVILLE.

LEDRU, employé à la mairie.

NANETTE, sa femme.

JACQUES, garde-chasse.

M. DAUDEL.

M^{lle} JENNY COLON.

M^{lle} ATALA-BEAUCHESNE.

M. ALEXANDRE.

M. HYACINTHE.

M^{lle} PAULINE.

M. BOSQUIER GAUDAUDAN.

La scène se passe chez M. de Vernède, dans un village du département de l'Oise.

Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être sur le théâtre. Le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, ainsi de suite. Les changements de position, dans le courant des scènes, sont indiqués par des notes au bas des pages.

NAISSANCE ET MARIAGE,

Comédie-Vaudeville en un acte.



L'intérieur d'une mairie de campagne. Au premier plan, à droite, une fenêtre. Deux portes latérales. Au fond, deux grandes portes, l'une servant d'entrée principale, l'autre conduisant dans les appartements. Au fond le bureau de l'officier municipal ; au-dessus un buste de Napoléon. A droite et à gauche sur l'avant-scène une table couverte d'un tapis. A gauche un paravent.



SCENE PREMIERE.

JACQUES.

(Il a le costume complet d'un garde-chasse. Il entre par la droite et s'arrête pour parler à la cantonade.)

Je sais bien qu'il n'y a encore personne à la mairie et qu'il est trop bon matin ; mais j'attendrai. *(Il redescend la scène.)* C'est drôle, une mairie de village. Quand un gros propriétaire ou un fermier est nommé maire, il fait apporter tous les registres et tous les papiers chez lui et le v'là installé. Il n'y a pas plus d'embaras que ça ! c'est pas comme dans les villes et à Paris.

ATA : Vaudeville de *Jadis et aujourd'hui*.

A la campagne on a l'usage
D'en agir toujours sans façon.
La mairi', dans plus d'un village,
Sert de cuisine et de salon.
Monsieur l'mair', sans qu'ça l'importune,
Peut soigner dans le même lieu
Tout's les affair's de la commune
En même temps qu'on pot-au-feu !

Allons, cette fois faut être juste : le Gouvernement a bien fait de retirer la mairie à Pierre Lequeux et de la donner à ce bon

monsieur de Vernède, qui a bien voulu me prendre pour son garde-chasse, puisquè mes blessures ne me permettent pas de faire autre chose. (*impatiente.*) Mais Louise qui ne paraît pas encore! Elle doit pourtant être bien pressée de me voir.

(*El dépose son fusil au fond.*)

SCENE II.

JACQUES, LOUISE, *arrivant vivement à gauche et sur la pointe du pied.*

LOUISE*. Ah! père Jacques, que j'étais inquiète, impatiente... Donnez - moi vite de ses nouvelles.

JACQUES. Sois tranquille, ma Louise, il est bien, très bien : ma femme n'est-elle pas là pour te remplacer?

LOUISE. Une mère peut-elle se remplacer? Comment faire pour m'échapper et courir à votre chaumière?

JACQUES. C'est qu'en effet il y a encore une fameuse trotte d'ici là.

LOUISE. Je m'en veux de l'avoir quitté, mais dans une circonstance comme celle-ci on aurait été étonné, on aurait eu des soupçons... N'être pas là quand ma bonne sœur de lait se marie, la fille de celle qui m'a fait élever... (*en soupirant.*) à qui je dois mon éducation!

JACQUES. Le mariage est donc pour aujourd'hui?

LOUISE. Oui, aujourd'hui à la mairie, demain à l'église.

JACQUES, *regardant Louise qui est devenue sérieuse.* Mais, Louise, qu'est-ce que tu as donc?

LOUISE. Ce que j'ai?... Tenez, il faut vous le dire... je ne suis ni envieuse, ni jalouse... mais un mariage, même celui de ma bonne Mathilde... ça me fait mal... Je ne me marierai jamais, moi; trop heureuse si je puis conserver votre amitié... si vous ne me repoussez pas!...

JACQUES. Te repousser!... moi!... l'ami, le camarade de ton père!... Non, Louise! ma femme et moi nous te regardons comme not' fille,.. Mais as-tu donc oublié les services que tu m'as rendus? Il n'y a qu'un an pourtant. Je ne te croyais pas si peu de mémoire... Quand tu étais à Paris, dans ton petit logement, au cinquième, moi, vieux soldat de la garde, j'étais compromis dans une conspiration... poursuivi... abandonné de tout le monde... Tu m'as défendu, toi... tu m'as caché... tu m'as sauvé... Et cette faute que tu te reproches... c'est moi, moi seul, qui en suis la cause.

LOUISE. Vous?

JACQUES. Oui, moi! Tu aimais un jeune homme bien élevé, instruit; c'est tout naturel... Mais malgré son amour, ses ias-

* Louise, Jacques.

tances... tu avais su lui résister... Un jour, oui, je m'en souviens, fatigué d'être caché, je sortis de grand matin en te promettant de revenir en silence au milieu de la nuit... Ta porte était préparée pour ça...

AIR : *De Turenne.*

Pour tous fermée en apparence ,
 Ell' devait à mes pas secrets
 N'opposer aucun' résistance ,
 Et chez toi me donner accès. (*bis.*)
 Mais , par une chance plus forte ,
 Le père au rendez-vous manqua ,
 Et ce fut l'amant , cett' nuit-là ,
 Qui s'en vint frapper à ta porte.

(*voyant Louise qui pleure.*) Louise, ne pleure pas, ma fille... tu n'es pas coupable... c'est moi... ou plutôt c'est ce traître... cet infâme... que je voudrais bien connaître...

LOUISE, *vivement.* Jamais! jamais!

JACQUES. Et qui t'abandonna sans remords... Mais, toi... toi, qui depuis encore, lorsque j'étais poursuivi, lorsque mon âge et mon signalement étaient partout, poussas le dévouement jusqu'à laisser croire que j'étais un jeune homme... un amoureux!... jusqu'à recevoir des lettres où je me donnais pour tel, au risque de te compromettre... Oh! tu es pour moi la plus excellente des filles!... et tout ce qui reste d'existence au vieux soldat est à toi!

LOUISE, *lui prenant les mains.* Ah! père Jacques, me voilà plus riche que je ne mérite.

JACQUES. Allons, essuie tes yeux... fais un plus gai visage à la noce de mademoiselle Mathilde... et demain viens le voir, lui... te consoler tout-à-fait en l'embrassant dans son berceau.

(*On entend Ledru. Louise sort.*)

SCENE III.

LEDRU, JACQUES.

LEDRU, *portant un cadre.* Salut à la vieille moustache!

JACQUES. Comme te voilà beau, Ledru!

LEDRU. Affaire d'habitude.

JACQUES. Qu'est-ce que tu portes donc là?

LEDRU. Le cadre aux mariages!... En v'là, j'espère! (*Il pose le cadre sur la table à gauche.*) L'année 1815 sera productive... et on en a besoin, au fait... Avec toutes vos guerres, toutes vos batailles!...

AIR : *De Partie et Revanche.*

C'est pire qu'une épidémie,
 Ça ruine une nation;
 Mais j'vois chaqu' jour à la mairie

Que l'beau sexe a l'intention
De prendre soin d'la population.
Pour peu qu'il arrive une trêve,
La France se repeuplera,
Et c'que la gloire nous enlève
C'est l'amour qui nous le rendra.

A commencer par mam'zelle Mathilde.

NANETTE, *en dehors*. Prenez garde à vous!..

LEDRU, *regardant du côté opposé à celui par lequel il est entré*.
C'est Nanette, c'est ma femme .. Qu'est - ce donc qu'elle ap-
porte ici ?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, NANETTE, *portant une corbeille de mariage*.

NANETTE, *sans voir Jacques et poussant Ledru, qui est allé au-de-
vant d'elle*. Gare ! gare ! que je passe.

LEDRU *. Fait-elle ses embarras !

NANETTE, *plaçant la corbeille sur la table à droite*. Voilà qui est
intéressant... voilà qui est important. Sais-tu comment on ap-
pelle ça, toi?... Ça s'appelle une corbeille.

LEDRU. Une corbeille ?

NANETTE. C'est un cadeau de monsieur Alfred à sa future. On
dit que c'est tout rempli de curiosités plus belles les unes que
les autres.

LEDRU. Ah ! les femmes !... ça aime-t'y les curiosités !

NANETTE. J crois bien !... tout c'qui est curieux c'est bon à
voir !

AIR : Vaudeville du *Premier prix*.

Autrefois je n'pouvais comprendre
Comment tant d'femm's plein's d'agrémens
Pour leurs époux avaient pu prendre
Des homm's faits au r'bours du bon sens.
Maint'nant je l'comprends à merveille ;
Le mari même le plus laid,
Avec une telle corbeille,
A toujours quelqu' chose qui plait !

JACQUES *s'avançant*. Madame Ledru se porte toujours bien ?

NANETTE **. Ah ! monsieur Jacques, votre servante ! Pardon, je
n'avais pas eu celui de vous percevoir. Vous v'nez donc à la
noce aussi ?

JACQUES. Je suis venu d'abord pour Louise.... Il y a une
fête... On a son petit amour-propre, et j'veux qu'elle soit brave
comme tout l'monde.

LEDRU. Vous l'aimez ni plus ni moins qu'une fille !

* Jacques, Ledru, Nanette.

** Jacques, Nanette, Ledru.

JACQUES. C'est qu'elle m'aime ni plus ni moins que si j'étais son père.

NANETTE. Alors c'est une réciproque.

JACQUES. J'aurais bien à parler aussi à M. de Vernède, mais j'attendrai un autre jour.

LEDRU. Ah ! oui, vous ferez bien d'attendre... car aujourd'hui il a des affaires par-dessus la tête ; avec ça qu'il est à son premier coup de feu.

NANETTE. Entre nous, en fait de choses municipales, il est un peu neuf.

LEDRU. Neuf !... bah !... c'est-à-dire qu'il est... à cet égard-là... absolument comme l'enfant qui vient de naître.

NANETTE. Oh ! ça, c'est un maire.....

JACQUES. Dent nous ne pouvons dire que du bien.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Monsieur d'Vernède, à la fortune,
Joint un cœur franc que l'honneur seul conduit.
S'il est d'venu le chef de sa commune,
C'est pas pour fair' tourner à son profit
Sa position et son crédit.
Il n'a pris plac' parmi les maires
Que pour rendre, tant qu'il pourra,
Service à qui le mérit'ra !...
Aujourd'hui, peu d'fonctionnaires
Preignent une place pour ça.

LEDRU. Tiens, père Jacques, comme il a trouvé ça !

NANETTE. C'est bien trouvé.

LEDRU. Au fait, il a de bonnes intentions.... on peut le guider.... le soutenir. D'abord, moi, je suis son bras droit !... il m'a chargé de le mettre au courant de tout ce qui se passe dans le village.

NANETTE. Et moi donc ?

JACQUES. Vous a-t-il priée aussi de l'aider ?

NANETTE. Non pas lui, mais mam'zelle Mathilde.

JACQUES. Est-ce qu'elle voudrait aussi administrer la commune ?

NANETTE. Elle veut avoir sa branche dans l'administration... Elle dit que puisque son tuteur, comme maire, est le père de ses administrés, il faut que tous ses enfants soient heureux... les petits comme les grands... Chaque semaine je dois donc lui faire un rapport sur tous les mioches du pays, et je me flatte qu'elle sera bien informée.

JACQUES, *à part*. Qu'est-ce qu'elle dit donc ?

LEDRU. Je ne savais pas ça.

NANETTE. Tu crois donc savoir tout ?

LEDRU. A peu près. (*à Jacques.*) Vous voyez qu'avec nous il s'en tirera.... avec nous, parce que sans ça.... il faut être né

pour la chose. Où c'qu'est donc l'écritoire ? (*Il va s'asseoir à la table à gauche.*)

JACQUES. Qu'est-ce que tu vas faire là ?

LEDRU *. Je fais mon état, c'est-à-dire l'état de ma femme.

JACQUES. Ta femme est nourrice.

LEDRU. C'est ça.... J'entreprends le nourrisson.... Ledru et compagne.

NANETTE. Il copie les noms des personnes qui se marient, et chaque publication de ban...

LEDRU. C'est un nourrisson.... dans neuf mois, plus ou moins, suivant les idées des pères et mères.

NANETTE. Oh! nous ne les prenons pas tous... nous choisissons et nous envoyons au dehors,

LEDRU, *se levant*. Avec courtage et pot-de-vin..

JACQUES. Au fait, il est à la source.

NANETTE. Dame! je suis là.

LEDRU. Il y en a qui disent dans le village : Comment donc qu'il fait ce Ledru pour aller habillé comme ça, pour se nourrir comme il fait?... Parce qu'on a de temps en temps le filet de chevreuil ou la matelotte aux carpes et qu'on arrose ça de Bourgogne sans eau. Comment fait-il donc?... Ça n'a rien, ni ferme, ni métairie... ça n'a pas de bien au soleil. Eh ben! on en a à l'ombre, du bien.... on a sa femme... sa Nanette. (*bas à Jacques.*) C'est elle qu'est joliment productive... et on peut dire que la quantité ne nuit point à la qualité.

NANETTE, *à part*. Qu'est-ce qu'il a donc! je suis sûre qu'il lui dit des bêtises!

LEDRU, *montrant sa femme* **. Voilà, messieurs, mesdames, voilà mes coupes de foin et mes vendanges... voilà ma métairie, à moi.

AIR : *Du Château de la Poularde.*

Je la fais valoir de mon mieux,
 Sans avoir recours à personne,
 Et je vis, on n'peut plus heureux,
 Du revenu qu'elle me donne.
 C'est ainsi qu'la maison s'outient.
 De temps en temps on fait une pause...
 Et puis après un autre vient...

JACQUES, *à Nanette.*

Et cet état-là vous convient?

NANETTE.

Il faut bien faire quelque chose.

JACQUES. Eh bien! je vous laisse dans ces bonnes dispositions. Il faut que j'aïlle marquer les arbres pour cette coupe de bois.

* Ledru, Jacques, Nanette.

** Jacques, Nanette, Ledru.

LEDRU. Au revoir, père Jacques.

NANETTE. Un jour comme celui-ci ne tuez pas de tourterelles.

JACQUES. Non, non.... Au revoir, mes enfants! (*Il sort.*)

SCENE V.

NANETTE, LEDRU.

LEDRU. C'est père Jacques!... la noce.... les amours... ça lui est égal.

NANETTE. A-t-il le cœur froid depuis qu'il a neigé sur sa tête!

LEDRU. Mais dis donc, nous y'la seuls.

NANETTE. Mon Dieu, oui! (*Ils s'approchent l'un de l'autre en se regardant avec amour. On entend le bruit d'une voiture.*)

LEDRU et NANETTE. Allons, v'la le futur qui arrive. (*Ils courent tous deux à la fenêtre.*)

NANETTE. Il descend de voiture. Ah! quel beau physique!

LEDRU. Quel couple ça sera! Les beaux enfants que nous aurons à nourrir!

NANETTE. Les!... comptes-y!... un, pas davantage.

LEDRU. Feignante!.....

NANETTE. Egoïste!

LEDRU. C'est égal!... à ce soir... Pauvre amour de femme!... Chut!... Monsieur de Vernède et l'amoureux!

SCENE VI.

LES MÊMES, M. DE VERNÈDE, ALFRED.

M. DE VERNÈDE, *d'Alfred en entrant.* Enfin... mon cher Alfred, nous vous tenons!

ALFRED. Oh! j'étais bien pressé d'arriver...., mais j'ai eut tant d'affaires!... Et Mathilde était-elle impatiente?

M. DE VERNÈDE. Impatiente!... elle l'est toujours... mais aujourd'hui elle ne tient pas en place.

NANETTE. Pardine... il y a de quoi! Moi je sautais joliment!

M. DE VERNÈDE. Ah! vous êtes là, vous autres! (*Ledru et Nanette font de grandes salutations à Alfred.*) Ledru, va brosser mon habit de cérémonie.

LEDRU. Oui, monsieur.

M. DE VERNÈDE. Toi, Nanette, on a besoin de toi par-là.

LEDRU. C'est ça; l'une à gauche, l'autre à droite. Oui, mais nous nous rejoindrons. (*Ils sortent chacun d'un côté opposé.*)

SCENE VII.

ALFRED, M. DE VERNÈDE.

ALFRED. Elle va donc être à moi!

M. DE VERNÈDE. Oui... et il faut que je vous aime bien pour

vous la donner, car c'est un petit chef-d'œuvre... Je suis encre à me demander comment je puis m'en défaire ?

ALFRED. Mais à quoi bon vous le demander ? N'êtes-vous pas sûr de mon amour pour elle ?

M. DE VERNÈDE. Si !... j'en puis être sûr.

ALFRED. Ne croyez-vous pas qu'elle m'aime ?

M. DE VERNÈDE. Elle en est bien capable.

ALFRED. N'a-t-elle pas tout ce qu'il faut pour me rendre parfaitement heureux ?

M. DE VERNÈDE. Ah ! j'en conviens.

ALFRED. Eh bien !... ça doit vous suffire.

M. DE VERNÈDE. Ça me suffit... jusqu'à un certain point; mais enfin elle me manquera... surtout à présent que me voilà dans les dignités ! Si vous saviez que de précieuses qualités elle possède ! c'est un ange ! Elle vous gronde, que ça fait plaisir; ça contrarie quand elle ne vous taquine pas... elle se mêle de tout avec une grace, elle commande avec une facilité !... Je vous le demande ? qu'est-ce qui me mènera... à présent que c'est vous qu'elle va mener ?

ALFRED. Comment moi ?

M. DE VERNÈDE. Plaignez-vous donc ?

MATHILDE, *en dehors*. C'est bien ! c'est bien ! j'arrangerai tout cela.

M. DE VERNÈDE. Tenez, l'entendez-vous ? (*Ils se retirent un peu à l'écart en remontant la scène.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MATHILDE, *sans les voir*.

MATHILDE.

Air nouveau de M. Ch. Tolbecque.

C'est aujourd'hui

Que je dis oui,

Que je prends un mari ;

Et de l'hymen, sans peine,

Je vois la chaîne.

J'ai, jusqu'à présent,

Dit non, comme demoiselle,

Mais voici l'instant

De n'être plus si cruelle.

Dire non parfois est joli,

Mais dire oui l'est aussi.

Pour devenir dame,

Je sens au fond de l'ame

Qu'il sera bien joli de pouvoir dire : oui.

ALFRED à M. de Vernède. Elle est charmante !

M. DE VERNÈDE. Permettez-moi, ma chère pupille, de vous présenter votre futur.

MATHILDE *. Ah ! monsieur est déjà arrivé ?

ALFRED. Je ne pouvais mettre trop d'empressement....

MATHILDE. Et c'est pour cela que vous venez une heure tout au plus avant la cérémonie. Je ne comptais plus sur vous.

ALFRED. J'espère que vous n'êtes pas fâchée ?

MATHILDE. Vous vous trompez, monsieur, je suis furieuse !

M. DE VERNÈDE. Vous avez entendu comme elle est furieuse ?

ALFRED. Mais, mademoiselle, c'est la corbeille qui m'a retardé.

MATHILDE. La corbeille !

ALFRED, *la montrant*. Je voulais qu'elle me précédât.

MATHILDE. Comment ! c'est la corbeille ? A la bonne heure ! voilà une excuse !

M. DE VERNÈDE. Allons, je vois que sa fureur n'aura pas de suite. Mon cher ami, ne perdons pas de temps... Il faut quitter cet habit de voyage.... Je vais vous conduire moi-même à votre chambre de garçon.

ALFRED. De garçon.... oui.... aujourd'hui.... mais demain... Ah ! (*à Mathilde en lui montrant la corbeille.*) Mademoiselle, il y a là des choses sur lesquelles je voudrais bien avoir votre avis.

M. DE VERNÈDE, *d'Alfred, en sortant*. Autrefois un tuteur n'aurait jamais cédé un pareil bijou.

SCENE IX.

MATHILDE, *seule*.

Vite ! vite !.. je suis sûre qu'Alfred aura choisi tout ce qui me plaît.

Air nouveau de M. Ch. Tolbecque.

Je n'ai de la coquetterie
Que pour l'enchaîner à ma loi ;
Je veux lui paraître jolie
Pour qu'il n'aime jamais que moi.
Ah ! c'est pour mon cœur
Un jour de bonheur !

(*Elle ouvre la corbeille.*)

Que cette écharpe est légère et nouvelle !...
Je crois qu'il me trouve à son goût.
Le beau tissu !... la superbe dentelle !...
Allons ; il doit m'aimer beaucoup.
Mais, qu'ai-je vu ?... Je n'ose y croire encore...
Un cachemire ! ah ! vraiment il m'adore !
Ah ! c'est charmant !
Qu'il est galant !
Je n'ai de la coquetterie , etc.

* M. de Vernède , Mathilde , Alfred.

SCENE X.

LOUISE, MATHILDE.

LOUISE, *à part, en entrant.* Oui, c'est lui!... je l'ai vu!... l'époux de Mathilde!

MATHILDE, *encore occupée à regarder.* Viens donc, Louise, viens... Des parures d'un goût.... d'un éclat!

LOUISE. Des parures! (*d part.*) de lui! (*haut.*) Vous savez que je ne connais fort peu...

MATHILDE, *gaiement.* Au contraire, tu as lu-dessus les plus belles connaissances!

LOUISE, *de plus en plus agitée.* Je ne me sens pas bien!

MATHILDE, *vivement.* Qu'as-tu?... En effet!... ta pâleur!...

LOUISE, *cherchant à se remettre.* Ça ne sera rien, je l'espère... Mais j'attristerais votre noce... un si beau jour! Je venais vous dire...

MATHILDE. Tu es bien agitée? et puis tu me dis vous, à moi... Est-ce que sans le savoir?...

LOUISE. Ah! rien, rien!... je suis folle... Mais je souffre... Mathilde, laisse-moi partir!

MATHILDE. Louise, je ne veux pas que tu t'en ailles... On ne laisse pas ses amis dans les moments difficiles... Je veux t'avoir auprès de moi. Tu verras mon mari, je suis sûre qu'il te plaira! LOUISE. Non... laisse-moi retourner chez le père Jacques.

MATHILDE. Le père Jacques!

LOUISE. Oui, voilà déjà trois jours que je suis ici.

MATHILDE. Il se passera bien encore de toi... C'est arrangé... mais puisque nous en sommes sur le père Jacques, Nanette m'a rapporté une chose assez singulière.

LOUISE. Quoi donc?

MATHILDE. Hier soir, elle prétend que revenant du bois sur la brune, et passant près de la maison du vieux Jacques, elle a entendu les cris d'un enfant.

LOUISE, *à part.* O ciel!

MATHILDE. Pour souhaiter le bonsoir au père Jacques, et puis par curiosité, elle est entrée.

LOUISE, *inquiète.* Eh bien?

MATHILDE. Elle n'a vu que le garde-chasse.

LOUISE, *vivement.* Elle s'était trompée...

MATHILDE. Non... car en s'en allant elle se mit à écouter sous la fenêtre de l'autre pièce, et elle m'a assuré avoir reconnu la voix d'une vieille femme qui berçait un enfant.

LOUISE. Et Nanette est sûre?

MATHILDE. Tu peux me dire si c'est vrai, toi.

LOUISE. Moi... je ne sais rien...

MATHILDE. C'est que, vois-tu, je ne veux pas qu'il y ait dans

le village un seul enfant que je ne connaisse. Les enfants!... je les aime tant!... Oh! je serai bonne mère!

LOUISE, *à part*. Qu'elle est heureuse de pouvoir le dire!

MATHILDE. Mais celui-ci, quel est-il? J'ai consulté moi-même le registre... aucun n'est déclaré... Il est donc étranger, ou plutôt, d'après Nanette, on le cache?

LOUISE. Et vous n'avez rien dit... (*Mathilde la regarde.*) Dis-tu quelque chose là-dessus à M. de Vernède?

MATHILDE. Non... car mon tuteur est bon... oh! c'est la meilleure pâte d'homme! mais sur certaines choses! Sais-tu que si cet enfant n'a pas été déclaré, c'est une grande faute. C'est donc le fruit de quelque amour coupable? car, vois-tu, depuis que je pense sérieusement à devenir épouse, je comprends ce qu'on doit au monde, à l'opinion... je comprends surtout la sévérité qu'on doit avoir pour les femmes qui oublient leurs devoirs...

LOUISE, *qui se contenait à peine tandis que Mathilde parlait, éclatant tout à coup*. Arrête!... grâce! grâce.

MATHILDE. Ah! mon Dieu, Louise, c'est toi?... Cela n'est pas possible... Ah! Louise.

LOUISE. Est-ce ma faute à moi? Pauvres femmes! on nous élève avec des pensées au-dessus de notre état. Nous n'avons ni avenir, ni fortune; on nous donne une éducation comme si nous avions cet avenir et cette fortune! Par une tendresse aveugle, une protection mal entendue, on fait de nous des demoiselles... puis on nous envoie à ce Paris... On nous jette au milieu de brillants magasins, on nous entoure de tout ce que le luxe a de tentation, et l'on nous dit : Conservez-vous innocentes et pures; il y aura peut-être un jour un honnête ouvrier qui voudra de vous... un chef d'atelier qui vous épousera... Il n'est plus temps... il n'est plus temps, Mathilde; ces hommes simples, bons et laborieux, nous ne pourrions les comprendre. Nous avez-vous donné l'éducation qu'il fallait pour cela... celle que vous nous deviez?... Non... c'est vous qui nous avez perdues.

AIR : *De Céline.*

Ainsi parée et sans défense,
On est offerte aux yeux du séducteur ;
Par vous notre faute commence,
Et sur nous tombe le malheur,
Tu me maudis, indignée et surprise...

MATHILDE.

Moi te maudire, et c'est toi qui le dis !
Viens dans mes bras, chère Louise...
Voilà comme je te maudis!

Louise, j'ai eu tort... Mais maintenant nomme-moi...

LOUISE. Le nommer... (*avec réflexion.*) Je l'ai connu sous un nom qui n'était pas le sien.

MATHILDE. Il t'a abandonnée... Oh! comme tu as dû souffrir!

LOUISE. Comme tu souffrirais, si celui que tu vas épouser...

MATHILDE. Oh! ne parle pas de cela... j'en mourrais.

LOUISE, à part. Elle en mourrait!

MATHILDE. Mais ton enfant, Louise, je le verrai, je l'aimerai.
Oh! je veux réparer le mal que je t'ai fait.

LOUISE. Bonne Mathilde!

MATHILDE. Mais il faut déclarer sa naissance. Songe donc; c'est une chose grave... J'ai entendu mon tuteur dire là-dessus...

LOUISE. C'est lui que je crains.

MATHILDE. Je me charge de tout... va, va m'attendre dans ma chambre.

Air Nouveau de M. Ch. Tolbecque.

Je conçois l'espérance
Du succès,
Apaise ta souffrance,
Tes regrets.

LOUISE.

Non, plus de bonheur,
Le chagrin est dans mon cœur.

MATHILDE.

Il faut le bannir;
Rêve un plus doux avenir.

ENSEMBLE.

Je conçois l'espérance, etc.

LOUISE.

Grace à toi, l'espérance
Du succès
Vient calmer ma souffrance,
Mes regrets.

(*Louise sort.*)

SCENE XI.

MATHILDE, puis M. DE VERNÈDE.

MATHILDE. Cette pauvre Louise! elle m'a toute émue... Allons, il faut chasser tout cela; monsieur de Vernède vient... j'ai besoin de toute ma liberté d'esprit... Regardons un peu mes papiers... ça me remontera.

M. DE VERNÈDE. Encore en contemplation?

MATHILDE*. Plus à présent que devant vous.

M. DE VERNÈDE, se carrant. N'est-ce pas, qu'en fonctionnaire je suis bien?

MATHILDE. Vous êtes gentil... (*à part.*) Comment faire venir ça?... D'abord il faut le flatter un peu.

* M. de Vernède, Mathilde.

M. DE VERNÈDE. Avouez que je n'ai pas l'air trop tuteur.

MATHILDE. Oh ! mon Dieu... si vous n'aviez pas été si maladroit.

M. DE VERNÈDE. Que voulez-vous dire ?

MATHILDE, *d part.* Bon... il est flatté. (*haut.*) Faites donc l'ignorant... Moi, de mon côté, j'avoue qu'avant d'avoir vu Alfred je vous trouvais...

M. DE VERNÈDE. Vous me trouviez ?...

MATHILDE. Mais vous n'avez jamais fait que des...

M. DE VERNÈDE. Maladresses.

MATHILDE. Mieux que ça.

M. DE VERNÈDE. Mieux que ça... Attendez... qu'est-ce que nous avons de mieux... ? Ah !...

MATHILDE. Vous y êtes...

M. DE VERNÈDE. Oh ! mon Dieu, le mot se dit dans le monde. On appelle ça des sottises, avec une légère inflexion de voix, suivant la valeur de cette opération intellectuelle.

MATHILDE. Eh bien ! cette opération intellectuelle vous a nuï, car à l'époque où vous m'aimiez...

M. DE VERNÈDE. A l'époque où je vous aimais ?...

MATHILDE. Oh ! je ne parle que du commencement, car vous m'aimez toujours... non pas à vous aller précipiter... mais vous m'aimez... là... ce qu'on appelle aimer... Je l'ai vu tout d'abord... Vous étiez si drôle... Je vous regardais faire... ça me rendait service.

Air : *Du Piège.*

Il est un art qu'on nous prescrit
 Pour devenir femmes parfaites,
 Et l'oracle aimable nous dit :
 Pour mieux charmer soyez coquettes.
 Dans cet art d'enchaîner un cœur,
 S'il faut faire quelques préludes,
 Vous étiez là, mon cher tuteur;
 Je dus sur vous achever mes études.

M. DE VERNÈDE. Merci de la préférence.

MATHILDE, *d part.* Il est de plus en plus flatté.

M. DE VERNÈDE. Comment ! je vous ai aimée ?...

MATHILDE. Parole d'honneur !

M. DE VERNÈDE. Et je ne m'en suis pas aperçu !...

MATHILDE. Vous voyez bien que vous êtes un maladroit.

M. DE VERNÈDE, *gaiement.* Ah ! ma pupille, vous manquez au respect que vous me devez, espiègle.

MATHILDE. Si je vous trouve seulement trois maladresses, que m'accordez-vous ?

M. DE VERNÈDE. La première chose que vous me demanderez.

MATHILDE. Sans observation ?

M. DE VERNÈDE. Je vous en donne ma parole d'officier civil.

MATHILDE. Oh ! oh !

M. DE VERNÈDE. D'homme politique.

MATHILDE. Encore une autre, s'il vous plaît.

M. DE VERNÈDE. Eh bien, je te les donne toutes.

MATHILDE. Je les reçois. Prenez votre carnet.

M. DE VERNÈDE. Le voici.

MATHILDE. Nous sommes convenus que vous m'aimiez ?

M. DE VERNÈDE. Ah ! nous en sommes convenus ?

MATHILDE. Partez de là. Qui m'a présenté Alfred et m'a fait valoir avec un parfait désintéressement les agréments de sa personne et de son esprit ?

M. DE VERNÈDE. Moi.

MATHILDE. Qui m'a décidée à un mariage que d'abord j'avais presque repoussé et dont maintenant je suis heureuse et fière ?

M. DE VERNÈDE, *écrivait*. Allons, il faut s'exécuter de bonne grace.

MATHILDE. Et de deux.

M. DE VERNÈDE. Mais il en faut trois.

MATHILDE. Oh ! que je suis étourdie... j'oublie que j'ai un cadeau à vous faire... je vais vous le chercher. (*à part.*) Il faut absolument que je le flatte tout-à-fait.

(*Elle sort.*)

SCENE XII.

M. DE VERNÈDE, *seul*.

A-t-on jamais vu !... Cette petite fille qui vient me dire, là, brusquement, sans préparation, que je l'aime... et moi qui l'écoute... Est-ce que je l'aimerais?... Voyons si le pouls me bat... Il me bat... Voyons si mon cœur s'agite... Il s'agite. Oh ! c'est une explosion... l'étincelle est jetée, voilà ma tête qui se monte. Infortuné maire... Je suis en amour ce qu'était ce brave M. Jourdain en littérature ; je faisais du sentiment comme ce bon bourgeois faisait de la prose, sans m'en douter. Comment, quand elle n'avait qu'un mot à dire et que j'obéissais au doigt et à l'œil, c'était de l'amour ! Quand je la vantais, quand je la présentais, quand je m'enorgueillissais... c'était de l'amour ! Et c'est à un autre que j'accorde sa main... Ah ! maudit Alfred.

Aria du vaudeville de l'Apothicaire.

Grace à mes bons soins aujourd'hui
 Pour mon malheur l'ingrate l'aime,
 Et de plus j'apprends qu'avant lui
 J'en pouvais être aimé de même.
 Après un aussi tendre aveu,
 Ma position est étrange !
 Je tire les marrons du feu
 Et c'est un autre qui les mange !

SCENE XIII.

M. DE VERNÈDE, MATHILDE.

MATHILDE, *tenant quelque chose derrière elle.* Fermez les yeux.

M. DE VERNÈDE. C'est ça ; je ne les ai pas fermés assez longtemps. C'est une attrape, je le parie.

MATHILDE. Fermez les yeux et laissez-vous faire.

M. DE VERNÈDE. Allons, jè me laisse faire.

MATHILDE, *lui attachant une écharpe.* Maintenant, regardez-vous.

M. DE VERNÈDE, *piqué.* Ah ! Mathilde, ceci est non-seulement une plaisanterie, mais ça ressemble furieusement à une mystification.

MATHILDE. C'est ainsi que vous me remerciez ?

M. DE VERNÈDE. En toute autre circonstance j'aurais été ravi de recevoir... (*voyant Mathilde qui rit. A part.*) * Chacun de ces replis me torture, m'étreint comme un serpent. Je suis là comme un véritable Laocoon municipal.

MATHILDE. Vous ne savez pas à quoi j'ai songé... Nous en sommes tous les deux à notre apprentissage, moi de mariée, vous de marieur...

M. DE VERNÈDE. Oui, c'est notre étrenne.

MATHILDE. Si nous répétions nos rôles ?

M. DE VERNÈDE, *d part.* Au fait, j'ai besoin de m'étourdir. (*haut.*) Je suis à toi.

DUO.

Musique nouvelle de M. Ch. Tolbecque.

M. DE VERNÈDE.

Essayons notre rôle,
Et quand l'instant viendra,
Nous verrons tout cela.
Oui, mais je me désole,
En faisant d'un rival
Le bonheur conjugal.

MATHILDE.

Essayons notre rôle,
Et quand l'instant viendra,
Nous saurons tout cela.
Oui, mais il se désole,
Car il fait d'un rival
Le bonheur conjugal.

MATHILDE.

Il faut d'abord à votre place
Vous aller mettre...

* Mathilde, M. de Vernède.

M. DE VERNÈDE.

M'y voilà !

MATHILDE.

Et puis saluer avec grace.

M. DE VERNÈDE.

Je vais tâcher.

(Il salue.)

MATHILDE.

Bon ! c'est cela.

Sitôt le grand oui prononcé,

Vous ferez voir votre éloquence.

Pour ne pas être embarrassé,

Voyons, préparez-vous d'avance. (bis.)

M. DE VERNÈDE, gravement comique.

Jeunes époux, pour être heureux

Long-temps (bis.) aimez-vous bien tous deux.

MATHILDE.

C'est très bien dans la circonstance.

M. DE VERNÈDE, continuant.

Souvenez-vous qu'à son mari

La femme doit obéissance.

MATHILDE.

Je vous arrête ici,

Vous manquez à la politesse.

M. DE VERNÈDE.

Qu'ai-je donc dit?... qu'ai-je donc fait ?

MATHILDE.

Inscrivez donc sur le carnet

Votre troisième maladresse.

ENSEMBLE.

M. DE VERNÈDE.

Allons, je sais mon rôle, etc.

MATHILDE.

Allons, il sait son rôle, etc.

M. DE VERNÈDE. Je vous cite l'article du code et vous appelez cela une maladresse !

MATHILDE. C'est peut être une galanterie ! Ne faudra-t-il pas que je l'entende tout à l'heure, votre article ; il est terrible ce mot-là ! obéissance. Au lieu de m'y préparer doucement, vous venez me le jeter à la tête. C'est choquant !

M. DE VERNÈDE. Je vois qu'il faut céder.

MATHILDE. Ai-je gagné ?

M. DE VERNÈDE. Qu'exigez-vous ?

MATHILDE. Que vous fassiez préparer le registre.

M. DE VERNÈDE. Des mariages ?

MATHILDE. Non, des naissances.

M. DE VERNÈDE. Des naissances ? et pourquoi faire, je vous prie ?

MATHILDE. Mais apparemment pour y inscrire un enfant qui ne l'est pas encore.

M. DE VERNÈDE. Je marche de surprise en surprise ! Quel est ce mystère ?

MATHILDE. Si je vous le disais, ça n'en serait plus un.

M. DE VERNÈDE. Comment se fait-il, mademoiselle, que vous soyez chargée?...

MATHILDE. Vous le saurez plus tard.

M. DE VERNÈDE. Mais les parents ?

MATHILDE. Vous les connaîtrez au moment.

M. DE VERNÈDE. Permettez ! Ma position administrative me défend d'agir avec autant de légèreté.

MATHILDE. Ça vous regarde ; j'ai toutes vos paroles et j'en réclame l'exécution.

M. DE VERNÈDE. Mais....

MATHILDE. Mais je le veux.

M. DE VERNÈDE. Un zéro et moi c'est absolument la même chose.

SCENE XIV.

LES MÊMES , LEDRU.

MATHILDE. Ledru ?

LEDRU *. Mam'selle !

MATHILDE. Le père Jacques est-il ici ?

LEDRU. Oui, mam'selle.

MATHILDE. Je veux lui parler ; tu lui diras de m'attendre. Monsieur le maire, l'acte que je demande précédera celui de mon mariage ; cela me portera bonheur et à vous aussi.

M. DE VERNÈDE. Vous croyez ?

MATHILDE.

Air de la Prima dona.

Quittez cet air boudeur ;

J'achève ma toilette,

Bientôt je serai prête.

Au revoir, cher tuteur !

M. DE VERNÈDE.

Hélas ! cet air boudeur ,

Mathilde, est l'interprète

D'une peine secrète

Qui ronge ton tuteur.

* Ledru, Mathilde, M. de Vernède.

SCÈNE XV.

LEDRU, M. DE VERNÈDE.

M. DE VERNÈDE. Mais qu'est-ce que ça signifie ? (*prenant Ledru par le bras.*) Viens ici, viens me rendre compte de ta conduite. C'est donc ainsi, malheureux, que tu exécutes mes ordres ?

LEDRU. Vous ne m'en avez pas encore donné.

M. DE VERNÈDE. Que t'ai-je dit quand je suis venu prendre la place de mon prédécesseur ? Tu me tiendras au courant de tout ; tu m'informerás de tout, tu auras des yeux et des oreilles pour moi.

LEDRU. Est-ce qu'il m'en a manqué des oreilles ?

M. DE VERNÈDE. Il vous a manqué de tout, fonctionnaire incomplet ! Voyons, qu'as-tu de neuf à m'apprendre ?

LEDRU. Pas grand' chose ; des cancans.

M. DE VERNÈDE. Il appelle ça des cancans ! comme s'il y avait quelque chose de plus positif !

LEDRU. Vous savez des nouvelles, monsieur ?

M. DE VERNÈDE. Et toi, sais-tu la naissance mystérieuse ?

LEDRU. Oh ! oh !

M. DE VERNÈDE. Voyez-vous ? si je ne faisais pas tout par moi-même, si je ne justifiais pas la confiance de mes administrés...

LEDRU. Ça ne peut pas être dans l'arrondissement. Je suis toujours à l'affût. Oh ! une idée ! oui, c'est ça !

M. DE VERNÈDE. Quoi donc ?

LEDRU. Hier matin il a passé dans le village une voiture à quatre chevaux, qui venait de je ne sais où et qui allait au même endroit.

M. DE VERNÈDE. Ah ! ah ! tu n'en sauras rien ; pour te punir, toi qui es à la piste des bons nourrissons, tu manqueras celui-là.

LEDRU. Ah ! le fils d'un richard peut-être ?

M. DE VERNÈDE. Pourquoi pas ?

LEDRU. D'un seigneur ?

M. DE VERNÈDE. Qui sait ?

LEDRU. D'une duchesse ?

M. DE VERNÈDE. Rien d'impossible.

LEDRU. Monsieur, si on a besoin d'une nourrice, je suis là, pensez à moi.

M. DE VERNÈDE, à lui-même. Mais comment se fait-il que Mathilde !... Il y a dans tout ceci quelque chose que je ne saisis pas.

LEDRU. On garantit à l'enfant une nourriture saine et abondante.

M. DE VERNÈDE. Allons... il n'a pas autre chose en tête. Prépare le registre des naissances et fais ton devoir. (*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

LEDRU, NANETTE, *qui pendant les derniers mots de la scène a paru à la porte du fond.*

LEDRU. Quel coup de fortune ! j'ai joliment fait de ne pas me presser.

NANETTE, *accourant* *. Me voilà.

LEDRU. Une duchesse, Nanette, qui sait ? peut-être une altesse.

NANETTE. J viens causer avec toi, Ledru.

LEDRU. Vois donc où ça pourra nous mener !

NANETTE. Mon cher petit Ledru... Mais embrasse-moi donc ?

LEDRU. Ah ! c'est plus ça, ma chère amie.

NANETTE. Comment !...

LEDRU. Ce matin oui, mais à présent, non.

NANETTE. Tu ris... Je veux que tu m'embrasses.

LEDRU, *s'éloignant*. Voulez-vous bien me laisser, Nanette.

NANETTE. Tu m'embrasseras.

LEDRU, *allant se placer derrière le bureau*. Nanette !... au nom de la loi, je vous défends de m'approcher.

NANETTE. Mais qu'est-ce qui lui prend ?

Air : *Et voilà comme tout s'arrange.*

Je me moque bien de la loi,
Elle ne peut pas me défendre
De me faire embrasser par toi.

LEDRU.

Non... non... je ne veux rien entendre.

NANETTE.

Sans doute cela n'est qu'un jeu.

LEDRU.

Je parl' tout de bon sur mon ame.

NANETTE, *tendrement*.

Ledru rapproch'-toi donc un peu.

LEDRU.

Du tout... je crains de prendre feu,
Et je m'éloigne de la flamme !

Causons à distance.

NANETTE. J'ai pas pris un mari pour le regarder avec une lunette d'approche. (*Elle va pour passer auprès de lui. Ledru tourne autour du bureau pour l'éviter.*)

LEDRU, *en passant devant le public*. Elle y tient. Oh ! les femmes... oh !

* Nanette, Ledru.

NANETTE, *le poursuivant.* Je crois qu'il devient fou.

LEDRU. Ma foi ! sauve qui peut ! (*Il se sauve derrière le paravent, dans lequel il s'enveloppe.*)

NANETTE. Ledru, je vas me fâcher, à la fin.

LEDRU, *crevant avec sa tête un des feuilletts du paravent.* Calme-toi, Nanette, me voilà.

NANETTE. Quoique ça veut dire tout ce manège ?

LEDRU. Ça veut dire que lorsqu'on cause de trop près... à force de causer, à force de se regarder... tandis que de cette façon... votre serviteur de tout mon cœur.

NANETTE. Tu crois peut-être que je veux t'embrasser de force ?

LEDRU. Tu te gênerais. Parlons peu et parlons bien. :. Nanette, as-tu de l'ambition ?

NANETTE, *prenant dans ses mains la tête de Ledru.* Est-il rougeaud... est-il bien portant?...

LEDRU. Veux-tu faire ta fortune, Nanette ?

NANETTE, *lui donnant de petits soufflets.* C'est qu'il vous a une figure de prospérité...

LEDRU. Le sort le plus brillant nous est offert, Nanette.

NANETTE. Il est gentil tout de même, mon homme, comme ça encadré.

NANETTE.

AIR : *En avant.*

Ledru, vas-tu dans c'te cage
Rester éternellement ?

LEDRU.

Nanette, sois donc plus sage,
Notre fortune en dépend.

NANETTE.

Que m'importe la richesse !
Je n'veux pas, et pour raison,
Ne parler de not' tendresse
Qu'à travers une cloison.

D'un peu près, (*bis.*)

Oui, l'amour a bien plus d'attraits !

LEDRU.

De trop près, (*bis.*)
De l'amour je crains les effets !

Embrasse-moi et que ça finisse... (*Elle l'embrasse.*) Oh !...

Même air.

LEDRU.

Mon courage m'abandonne.

NANETTE, *fausse sortie.*

Adieu, Ledru, je m'en vais.

LEDRU.

Ma Nanette!... Ah! la friponne,
C'est pour que j' lui coure après.

(Il ouvre le paravent.)

Je renonce à la princesse!

NANETTE, *à part.*

Le v'là qui sort de prison.

LEDRU.

Au diable honneurs et richesses,
Au diable aussi la cloison!

(Il repousse le paravent et court auprès de Nanette, qu'il prend par la taille.)

ENSEMBLE.

De bien près, *(bis.)*
Ah! combien l'amour a d'attraits!

(Ledru embrasse sa femme.)

NANETTE. Quelqu'un!

LEDRU. C'est le père Jacques.

SCENE XVII.

LES MÊMES, JACQUES, *se disposant à repartir.*

JACQUES. Adieu, Ledru, adieu, Nanette.

LEDRU. Vous êtes donc ben pressé?

JACQUES. Il faut que je retourne chez nous. *(à part.)* Quelqu'un m'y attend.

LEDRU. Un moment... Mam'selle Mathilde a besoin de vous parler; va la prévenir, Nanette.

NANETTE. T'es ben aise d'avoir un prétexte pour me renvoyer... Sans cœur.

LEDRU. Voyons, ne crie pas; t'auras un bonnet neuf à la Saint-Joseph. *(Nanette sort par la gauche.)* Ah! père Jacques, quel service vous venez de me rendre, mon cher ami. *(Il lui prend la main.)* Sans vous je perdais ma position sociale. La raison de commerce Ledru et compagnie était en faillite. *(Il sort.)*

SCENE XVIII.

JACQUES, puis MATHILDE, *parée.*

JACQUES. *Il dépose son fusil et son carnier sur une chaise.* Ah! çà, que me veut mademoiselle?... Me questionner peut-être?... Elle n'obtiendrait rien... la voilà.

MATHILDE. Nous sommes seuls.

JACQUES. Tout-à-fait seuls.

MATHILDE. Père Jacques, je sais tout, Louise m'a tout avoué.

JACQUES. Quoi ! vous savez...

MATHILDE. Conseillez - moi... Que puis je faire pour celle que j'aime, comme une sœur ?

JACQUES. Ah ! mam'selle, pas grand'chose, pour l'instant ; à moins que Louise n'ait eu plus de confiance en vous qu'en moi, et qu'elle ne vous ait nommé celui...

MATHILDE. Non, Jacques, non.

JACQUES. Je m'en doutais... Larmes, prières, menaces, j'ai tout employé et rien ne m'a réussi ; mais, entre nous, j'ai idée que tôt ou tard je connaîtrai la vérité.

MATHILDE. Comment cela ?

JACQUES. Un portrait que j'ai trouvé à côté du berceau de l'enfant.

MATHILDE. Un portrait !...

JACQUES. Oui, mam'selle, oui ; et tout me fait penser que c'est celui de... Aussi il ne me quitte plus, et chaque fois que je rencontre un beau jeune homme avec des moustaches et une croix à la boutonnière, je braque mes yeux sur lui ; le sang me monte à la tête, et si je le reconnaissais... je lui sauterais au collet en lui criant : Je suis le père de Louise, monsieur ; comprenez-vous ?

MATHILDE. Comment ! Jacques, un jeune homme décoré ?

JACQUES. Oui, mam'selle, oui.

AIR : *J'en gusette un petit de mon âge.*

Il fit une action indigne,
Et c'est sans doute par crédit
Que de l'honneur le noble signe
Insolemment décore son habit ;
N'écoulant plus que sa colère,
Aussi le vieux soldat voudrait,
Comme il a su l'effacer d'un portrait,
L'arracher de sa boutonnière.

MATHILDE. Jacques, j'ai habité Paris, j'ai vu beaucoup de monde ; montrez-moi ce portrait, car aujourd'hui même, dans un instant, l'enfant sera déclaré à la mairie, et si nous pouvions... Le portrait, vous dis-je ?

JACQUES. Je vais vous le donner... il est dans mon carnier.

(*Il va prendre son carnier, dans lequel il fouille.*)

SCENE XIX.

LES MÊMES , ALFRED , M. DE VERNÈDE.

ALFRED. Ma chère Mathilde , nous venons vous chercher ; tous les notables de la commune vous attendent pour vous présenter leurs hommages.

M. DE VERNÈDE , à part. Je suis sûr que j'ai la fièvre.

MATHILDE. Voici ma main... Ah ! mon Dieu, monsieur de Vernède , qu'avez-vous?... vous êtes d'une pâleur...

ALFRED , riant. Sans doute l'émotion que vous cause votre début. Rassurez-vous , mon ami, nous serons indulgents.

M. DE VERNÈDE , se tâtant le pouls. Je parie pour cent pulsations à la minute.

JACQUES. Il a trouvé le portrait , et en se retournant il voit Alfred causant avec Mathilde. Tenez , mademoiselle. (à part.) Ah ! est-ce que j'y vois bien?... Ce portrait... cet homme... (Il les regarde alternativement tous les deux.) C'est lui... oh ! c'est bien lui.

MATHILDE. Eh bien ! Jacques , vous n'avez pas trouvé ?

JACQUES , fixant Alfred. Mam'selle c'est que j'aurais besoin de vous dire... je voudrais vous parler.

ALFRED , à Mathilde. Oh ! de grace , plus de retard.

MATHILDE , à Jacques. Les notables sont là , on ne peut pas les faire attendre.

ENSEMBLE.

ALFRED.

AIR : *Quadrille de Musard.*

L'heureux instant s'avance,
Pourquoi le retarder ?
A mon impatience,
Mathilde, il faut céder.

M. DE VERNÈDE.

C'est à leur alliance
Moi qui vais présider ;
Que ne puis-je en silence
De ces lieux m'évader ?

JACQUES.

Louis', plus d'espérance ;
Que fair', que décider ?
I' m' reste la vengeance,
J'irai la demander.

MATHILDE.

Allons, l'heure s'avance,
Je ne puis retarder ;
A son impatience,
Enfin il faut céder.

SCENE XX.

JACQUES, ensuite LEDRU.

JACQUES. C'est bien lui!... impossible d'en douter... Et moi, je reste là... Mais faire du bruit, du scandale... le puis-je? Mathilde, M. de Vernède, à qui j'ai tant d'obligations. Et pourtant, Louise! Louise! Oh! il ne sera pas dit que Jacques sera resté l'arme au bras en présence de l'ennemi. Mathilde saura tout. (*Il va au bureau et écrit.*)

LEDRU, *entrant avec un énorme registre sous chaque bras.* Dieu! que c'est cocasse à voir une nocel ils sont tous en contemplation devant la mariée. Ils la regardent à la faire rougir... les femmes, surtout... Quel air d'innocence, qu'elles disent tout bas. Pardié, ça n'a rien d'étonnant, l'innocence; ce jour-là on en met tout ce qu'on en a, parce que par la même occasion... C'est méchant, ce que je viens de dire.

JACQUES. Ah! Ledru, vite un service, mon garçon. (*Il le tire par le bras et fait tomber ses registres.*)

LEDRU. Prenez donc garde, père Jacques, vous bousculez mes naissances. Bon! je foule aux pieds les mariages.

JACQUES. Vite, ce billet à mademoiselle.

LEDRU, *posant ses registres sur le bureau.* Elle va venir.

JACQUES. Je vous dis que c'est de la dernière importance.

LEDRU. Mais la v'là.

SCENE XXI.

JACQUES, LEDRU, M. DE VERNÈDE, MATHILDE, ALFRED.

M. DE VERNÈDE. Allons, mademoiselle, puisqu'il faut se soumettre à toutes vos volontés, faisons cet acte si important et qui doit précéder votre mariage.

LEDRU, *à part, et en se mettant à son bureau.* Je vais enfin savoir à qui appartient le mioche.

MATHILDE. Jacques, avancez.

LEDRU, *à part.* Tiens, Jacques est dans le mystère. (*haut.*) Et les témoins?

JACQUES, *après un moment d'hésitation.* Tout à l'heure... je déclare la naissance d'un enfant.

M. DE VERNÈDE. Mais de qui?

JACQUES, *faisant un effort.* De Louise Fournier.

TOUS, *excepté Jacques et Mathilde.* Louise Fournier!

ALFRED, *à part.* Louise!

MATHILDE. Écrivez.

LEDRU, *à part*. Ça déchante joliment. (*haut*.) Ça y est, Louise Fournier.

M. DE VERNÈDE. Et de ? ..

LEDRU. Père inconnu, sans doute.

JACQUES. Un moment ! (*Il s'approche de Mathilde.*) Tenez ; mams'elle, lisez cette lettre et regardez ce portrait.

LEDRU et M. DE VERNÈDE.

AIR :

Quel est donc ce mystère
Qui nous surprend ici ?
La chose est singulière,
Et j'en suis tout saisi.
Mon cœur en est

ALFRED, *à part*.

Va-t-il nommer le père ?
D'effroi je suis saisi ;
O ciel ! que vais-je faire
Si tout est éclairci ?

MATHILDE.

Quel est donc ce mystère ?
Mon cœur en est saisi ;
Quel est enfin le père ?
Vais-je l'apprendre ici ?

(*L'orchestre accompagne en sourdine le dialogue suivant, jusqu'à la fin de la scène.*)

MATHILDE, *qui pendant le chœur a ouvert la lettre, lisant*. « Vous avez juré de secourir votre sœur ; l'instant est venu. Voyez à qui ressemble ce portrait. » (*Elle regarde et reportant ses yeux sur Alfred.*) Qu'ai-je vu ?

JACQUES, *bas à Mathilde*. Dois-je le nommer ou me taire ?

MATHILDE, *de même*. Silence ! (*passant auprès de son tuteur.*) M. de Vernède, dans un instant votre autorité sur moi va finir, celle de monsieur commencer. Voulez-vous la lui céder dès à présent ? Je lui dois compte de toutes mes démarches et celle que je vais faire est grave.

ALFRED. Mais, mademoiselle.

MATHILDE. Oh ! ne me refusez pas ! soyez bon, mon tuteur. Jacques, allez, justice sera rendue à tous.

M. DE VERNÈDE. Songez que tout le monde est là, qu'on attend.

MATHILDE. Quelques minutes pas davantage.

ENSEMBLE.

LEDRU, M. DE VERNÈDE.

Reprise du chœur.

Quel est donc ce mystère, etc.

ALFRED.

Va-t-il nommer le père, etc.

MATHILDE.

Voilà donc ce mystère,
Mon cœur en est saisi;
Sur ce que je dois faire
Que décider ici ?

JACQUES.

Contenons la colère
Dont mon cœur est saisi;
Voyons ce qu'il va faire
Avant d'tout dire ici.

(*M. de Vernède s'éloigne avec Jacques et Ledru.*)

SCENE XXII.

MATHILDE, ALFRED, puis LOUISE.

MATHILDE. Monsieur Alfred, ce portrait est le vôtre. Il vient de Louise.

ALFRED. Ah! mademoiselle.

MATHILDE. Devant de telles circonstances, je me sens bien jeune pour rien prendre sur moi; mais vous allez m'entendre d'abord.

ALFRED. J'aurais désiré que cet entretien eût eu lieu avec M. de Vernède; il est des explications que je dois vous épargner.

MATHILDE. Oh! ces explications seraient des paroles d'homme du monde que mon tuteur admettrait sans doute, moi je ne dois vouloir, je ne dois entendre qu'une chose; veuillez me répondre; je m'adresse à un homme qu'il faut que j'estime. Avez-vous aimé Louise?

ALFRED. Il n'y a que la vérité qui puisse être mon excuse. Je l'ai aimée.

MATHILDE. Et pourtant, vous vous êtes présenté à elle sous un nom qui n'était pas le vôtre.

ALFRED, *embarrassé*. J'ai cru... j'ai pensé... Il est des occasions où l'on se doit de respecter le nom de sa famille.

MATHILDE. En déshonorant une pauvre fille sans nom!

ALFRED. Ah! vous êtes bien sévère, mademoiselle, et je crains de lire dans votre pensée, car cet entretien, cet éclat qui pouvaient m'être épargnés, me prouvent que ce mariage....

MATHILDE. Ce mariage, je n'ai pas voulu le rompre et peut-être se fera-t-il encore. Je vous aimais comme l'époux qui m'était destiné, mais je vous aimais bon et juste. Louise est ma sœur de lait... oui, monsieur, et je l'aimais, elle, comme si elle était la fille de ma mère. Louise ne peut être innocente sans

que vous soyez coupable ; vous ne pouvez être excusé sans qu'elle ne soit coupable à son tour. Je vais perdre une amie ou je vais perdre un époux ; je vous écoute.

(*Louise paraît à la porte de la chambre de Mathilde et écoute.*)

ALFRED. Eh bien, Louise m'a trompée ; j'ai dû la fuir sans la revoir, sans lui parler. Cet intérêt que vous lui témoignez, je le dis à regret, Louise n'en est pas digne.

MATHILDE. Que dites-vous ?

ALFRED. La vérité.

AIR : *De votre bonté généreuse.*

Elle fut volage et parjure ;
Seule elle s'est perdu, hélas !
Sur mon honneur, je vous le jure !...

MATHILDE.

Pardon !... mais je ne vous crois pas !

LOUISE, *qui s'est approchée.*

(*Parlé.*) Mathilde !...

MATHILDE.

Les apparences nous abusent ;
Avant de prononcer entre eux ,
Lorsque deux prévenus s'accusent...

(*prenant Louise par la main et la présentant à Alfred.*)

Il faut les entendre tous deux !

LOUISE*. Ce n'est pas la vérité.

MATHILDE. Vous l'entendez. (*voyant que Louise chancelle et la soutenant dans ses bras.*) Ah ! Louise, du courage... parle... parle !

ALFRED. Vous m'y forcez... Eh bien ! ce jeune homme que vous cachiez... quel était-il ?

LOUISE. Mais c'était Jacques, mon père.

MATHILDE, *vivement.* Elle se justifie... elle se justifie.

ALFRED. Et cette lettre que j'ai surprise, dans laquelle on vous donnait un rendez-vous ?

LOUISE. C'était de mon père... Il fallait me perdre pour le sauver.

ALFRED. Mais comment puis-je croire ?

MATHILDE. Ah ! croyez-la, monsieur, croyez-la... Voyez, voyez ce billet que son père vient de m'écrire en me remettant ce portrait.

ALFRED, *regardant la lettre.* Grand Dieu !

MATHILDE. Vous reconnaissez l'écriture ?

* Alfred, Mathilde, Louise.

SCENE XXIII.

LES MÊMES, M. DE VERNÈDE, puis LEDRU, NANETTE, JACQUES, invités.

M. DE VERNÈDE, à Mathilde. On attend ; on me demande la cause de ce retard.

MATHILDE. On peut entrer, monsieur. (à Louise, qui fait un mouvement pour sortir.) Reste. (à Alfred, en cherchant à deviner sa pensée.) Monsieur Alfred, vous êtes un honnête homme... je vous suis engagée ; disposez de moi. (Elle lui donne la main.)

CHOEUR.

AIR : De Fra Diavolo.

Amis, que chacun rende hommage
Aux deux amants qui, dans ce jour,
Par les liens du mariage
Vont voir couronner leur amour.

ALFRED. Monsieur le maire, nous réclamons votre ministère.
JACQUES, à Louise. Il l'épouse !

M. DE VERNÈDE. Alfred Derville, vous jurez de prendre pour femme...

ALFRED. Louise Fournier !

TOUS. Louise !

AIR : De Wallace.

Quelle surprise extrême,
Pour elle heureux destin ;
C'est Louise qu'il aime,
Il lui donne sa main.

LEDRU. Ah ! bon ! c'est le père ! bon.

LOUISE, à Mathilde. Me pardonneras-tu ?

MATHILDE. Tiens, c'est ainsi que je me venge ; voilà l'anneau de ton fiancé. (Elle ôte un anneau de son doigt et le met à celui de Louise.) Et je crois que je n'en mourrai pas.

NANETTE. Dis donc, Ledru, ça en vaut la peine, à présent, et ça sera le dernier.

MATHILDE, à M. de Vernède, en lui tendant sa main. Mon tuteur, voulez-vous faire votre quatrième maladresse ?

M. DE VERNÈDE. Je n'ai jamais rien su vous refuser.

CHOEUR FINAL.

AIR : Ah ! c'est charmant.

Ah ! c'est charmant, (bis.)
Oui, cette fête
Est complète,
Heureux instant !

FIN.